

en ce sens qu'il pouvait produire contre lui un témoignage accablant ; il avait donc choisi, parmi ses travailleurs indigènes, les hommes les plus hardis, les plus entreprenants, en avait formé une petite troupe à la tête de laquelle il avait placé Ali et Mohammed, ceux de ses Kabyles en l'intelligence desquels il avait le plus de confiance, et les avait lancés aux environs.

Blessé, épuisé, le fuyard ne pouvait être loin.

Mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis leur départ, qu'une fusillade très vive éclatait dans la plaine et que, la lorgnette aux yeux, perché sur le mirador qui dominait l'habitation, le misérable voyait revenir à toutes jambes ses émissaires.

Emu, stupéfait, vainement fouillait-il le terrain, tâchant de découvrir l'ennemi devant lequel ses yeux s'enfuyaient : personne, rien... rien que des petits flocons de fumée qui s'envolaient par-dessus le feuillage sombre d'un petit bois de manguiers, de l'autre côté du ruisseau...

Vivement, il avait dévalé le coteau et était arrivé à l'usine, juste au moment où, sans même attendre qu'on leur abaissa le pont-levis, les fuyards se jetèrent à l'eau ; quand ils eurent abordé, il constata avec stupéfaction que, sur vingt qu'ils étaient au départ, ils revenaient douze.

—Les autres ? avait-il demandé à Mohammed.

—Là-bas... morts !... avait répondu le Kabyle.

Mais, quand il s'était agi de savoir par qui ils avaient été attaqués, il se trouva que les survivants n'avaient pu se mettre d'accord : les uns avaient vu, entre les feuilles, des casques de soldats français ; d'autres avaient reconnu au milieu de la brousse, des lambas de Pahavalos. En sorte que Fabian, fort perplexe, avait résolu de s'enfermer dans la concession jusqu'à ce qu'un hasard se chargeât de lui fournir des renseignements sur la qualité des assaillants.

Néanmoins, dès la nuit suivante, voulant s'assurer de la quantité d'ennemis qu'il avait devant lui, désireux aussi de savoir quelle était leur position, il avait envoyé une patrouille du côté opposé au ruisseau ; il n'était pas invraisemblable de supposer qu'il n'avait affaire qu'à une avant-garde française ou à un mince détachement de Malgaches, auquel cas il pourrait former le plan de se retirer sur Tamatave, en prenant le chemin des montagnes.

Mais ce nouvel espoir avait été de courte durée, car des détonations avaient éclaté, à peine ses hommes avaient-ils franchi le mur d'enceinte ; il n'y avait eu, il est vrai, que des blessés, le tir de l'ennemi ayant été gêné par l'obscurité intense ; mais Fabian était fixé : Vombohitra était entouré de troupes, la concession était bloquée.

Renonçant donc à toute nouvelle tentative, il avait pris son parti d'attendre que l'adversaire prit la résolution, ou de se montrer, ou de se retirer et, se contentant de faire bonne garde, il s'était mis à noyer ses soucis dans l'alcool.

Et, à parler vrai, il ne cessait de boire, ayant, comme on sait, la tête bourrelée d'inquiétudes, sans compter que la présence sous son toit de ce blessé du diable le mettait dans une fureur ininterrompue.

Sous la garde de Perez, la jeune fille somnolait doucement, en proie à une torpeur dont rien ne pouvait la tirer ; ce n'était pas cependant que sa blessure fût grave, car la balle n'avait fait que traverser le bras du bras, un peu au-dessus du coude, et la plaie se refermait déjà.

Mais sans doute la secousse physique avait-elle été accompagnée d'une commotion cérébrale trop violente pour sa constitution un peu frêle, car, sans fièvre presque, elle demeurait étendue, immobile, le masque impassible, les paupières grandes ouvertes, déconvrant les yeux noirs, profonds, aux prunelles ternes, sans reflet ; pas une parole, pas un gémissement n'était depuis trois jours sorti de ses lèvres pincées et il ne semblait même pas qu'elle entendit les paroles tendres que lui adressait Perez...

Le pauvre garçon, sur le premier moment, avait été fort embarrassé : d'un côté, de Bériex qu'il ne voulait pas abandonner ; de l'autre, Pépita sur lequel il était seul pour veiller, car il ne pouvait compter sur les soins dévoués peut-être mais assurément inintelligents, de la vieille servante indigène, il avait eu l'idée d'installer Pépita dans sa chambre à lui, voisine de celle de Mme Fleuret où se trouvait de Bériex et avec laquelle elle communiquait au moyen d'une porte percée dans la cloison.

De la sorte, il pouvait surveiller les deux malades à la fois ; mais, vainement, de Bériex avait-il tenté de le faire causer sur l'accident survenu à sa sœur, Perez n'avait rien voulu dire, se retranchant derrière une prétendue ignorance des faits : le brave enfant se fût plutôt coupé la langue avec les dents que de parler du prisonnier.

La manière dont le prisonnier lui avait parlé, lorsqu'il avait dit être le fils de Fabian, la stupeur, l'annéantissement de Pépita, quand il lui avait annoncé la présence dans l'usine d'un étranger, tout cela joint à certains faits qui l'avaient frappé jusqu'alors, sans qu'il pût

se les expliquer, avaient mis en valeur bien des soupçons qu'il avait depuis un certain temps, concernant son père, sans savoir exactement ce que ce dernier avait pu faire, sans se douter du degré de honte auquel le misérable était descendu ; il sentait vaguement que sa conduite n'était pas celle d'un honnête homme ; et il en souffrait... oh ! comme il en souffrait.

C'est pourquoi, lorsque de Bériex avait tenté de l'interroger, il avait éladé ses questions. Par exemple, il avait accepté avec plaisir de tenir le blessé au courant de la situation militaire ; malheureusement, depuis trois jours que la première patrouille envoyée par Fabian à la recherche de Pierre Ludret était rentrée, poursuivie par des volées de balles, la situation n'avait pas changé : l'ennemi était toujours invisible, en sorte que l'on ignorait ceux auxquels on avait affaire et en quelle quantité ils se trouvaient.

Et cette incertitude mettait de Bériex sur le gril, littéralement ; car bien des fois, pendant ces trente-six heures qui venaient de s'écouler, n'avait-il pas murmuré, tandis qu'une lucur flambait dans ses prunelles :

—Si pourtant c'étaient les Français.

Et Perez, qui brûlait de s'éclairer, lui répondait invariablement.

—Mais si c'étaient les Français, mon père n'aurait aucune raison...

Disant cela il regardait avidement le blessé qui, s'efforçant de prendre le ton le plus naturel du monde, répondait :

—C'est juste... Et puis, Vombohitra est trop éloigné de la route de Tananarive... Que viendrait faire un détachement par ici ?... à moins que ?...

Et de Bériex songeait à la mère Fleuret, se disant que cette vieille brave n'était pas femme à l'oublier...

La quatrième nuit depuis que le blocus de la concession avait été reconnu, comme de Bériex somnolait, croyant Perez dans la chambre de sa sœur, voilà qu'il entendit soudain la clef grincer dans la serrure ; la porte était toujours fermée et la fenêtre également, et le jeune garçon apparut : ses vêtements étaient trempés d'eau et, sur son visage, il portait les traces d'une inexprimable émotion...

—Monsieur de Bériex, dit-il en se penchant sur le lit du blessé, auriez-vous la force de vous lever ?

L'autre comprit tout de suite que quelque chose d'extraordinaire se passait ; il se dressa sur son séant et, regardant Perez :

—Tu t'es donc jeté à l'eau ?... D'où viens tu ?...

—De l'autre côté du ruisseau... je voulais savoir et je suis maintenant.

—Ce sont les Français qui nous bloquent ?...

—C'est Mme Aménaïde...

Et comme le blessé allait pousser une exclamation de surprise et de joie :

—Chut ! fit gravement le jeune garçon, pas de bruit, il ne faut pas que ma sœur puisse se douter...

De Bériex avait rejeté la couverture au pied de son lit et déjà il était debout.

—Aurez-vous la force ? demanda le jeune garçon en l'aidant à passer ses vêtements.

—Je l'aurai, gronda le marchis, dussé-je marcher à quatre pattes, me traîner sur le ventre... Autant crever là-bas qu'ici...

La fièvre paraissait l'avoir abandonné et c'est tout gaillardement qu'il se boucla aux flancs son ceinturon.

—Ah ! ce vieux bancal... ricana-t-il en caressant d'un geste machinal la garde de son sabre... Ça fait plaisir de le retrouver.

Il se passa en sautoir la courroie de son revolver, coiffa son casque et soudain :

—Si on emmenait votre sœur ? proposa-t-il.

—Non, répondit le jeune garçon subitement triste ; elle est trop malade.

Ils sortirent traversèrent la cour d'un pas rapide et une fois dehors, Perez servant de guide, ils prirent un chemin opposé à celui de l'usine qui, courant à travers la brousse, les mena sur le bord du ruisseau, mais à trois ou quatre cents mètres en amont bien au-delà du talus fortifié qui servait d'enceinte à la concession.

Perez avait étudié le terrain et savait que la ligne de sentinelles, qui défendaient Vombohitra, ne s'étendait pas jusque-là.

—Y en a-t-il encore pour longtemps ? demanda le marchis, subitement arrêté, soufflant avec force et appuyé des deux mains son sabre.

Sans répondre, le jeune garçon réunit ses deux mains en forme de conque et, les approchant de ses lèvres, souffla dedans de manière à produire un hululement doux et prolongé ; presque aussitôt, de l'autre côté du ruisseau, un hululement en tous points semblable répondit.

—On est prévenu, fit alors Perez, et on va venir vous chercher tout de suite ; restez-là.

Puis, tendant la main timidement :

—Adieu, monsieur de Bériex, murmura-t-il.